

LES TRIBUNAUX  
COMIQUES.

LES SUITES D'UNE LEÇON DE PIANO.

Sur le banc des prévenus ils sont là tous les deux, la petite Mme Gargasson qui, le mouchoir sur les yeux, paraît pleurer comme une fontaine, et Stanislas Ravageot, pianiste incompris, qui est toujours à la veille de composer un grand opéra. En attendant, il aurait doté le front de E. Gargasson d'un ornement contre lequel le code pénal protège les maris (art. 336, 337 et 338).

C'est au nom de cette trinité qu'il a gravé le texte au fond de son cœur irrité que Gargasson trône au banc des plaignants, époux malheureux mais toujours olympien.

M. LE PRÉSIDENT. — Vous persistez dans votre plainte en adultère contre votre femme ?

LE PLAIGNANT. — Si j'y persiste ! Fluôt deux fois qu'une.

LA FEMME. — Cœur vil et âme rancunière !

LE PLAIGNANT (avec emphase). — Pas de tête plutôt qu'une souillure au front.

LE COMPLICE (qui a mal entendu). — Oh ! pour ça, oui, une sale hure. (Rires.)

M. LE PRÉSIDENT (avec sévérité). — Moins que tout autre, vous avez le droit de quaifler ainsi la tête du plaignant. Je vous engage à ne pas l'oublier.

Les dispositions des témoins et le procès-verbal du commissaire de police établissent que Stanislas Ravageot a été trouvé, à six heures du matin dans le domicile de M. Gargasson, en tête à tête avec l'épouse de ce dernier.

M. Gargasson recueillie avec une satisfaction visible cette série de témoignages établissant ce que Balzac eût appelé sa minorauration, et se gratte le front d'un air ravi.

M. LE PRÉSIDENT. — Ravageot. — Niez-vous vos relations coupables avec madame ?

RAVAGEOT. — Si je les nie ? Entendez-vous, chère amie, monsieur demande si je les nie !

LE MARI (trépigant). — Sa chère amie ! il l'appelle publiquement sa "chère amie" ! *Proh pudor !*

M. LE PRÉSIDENT. — Enfin, comment expliquez-vous votre présence, à 6 heures du matin, dans la chambre à coucher de madame Gargasson ?

LE MARI. — J'oserais même dire dans la mienné.

RAVAGEOT. — Tout ça, c'est la faute de la musique. (Avec exaltation.) Oui, c'est pour toi, sainte Harmonie, que je subis l'humiliation du banc infâme ! c'est pour toi que je supporte les sarcasmes d'un Gargasson ! Mais que m'importe ! (De plus en plus lyrique.) Où sont elles les palmes du martyre ? Qu'on me livre au bêtes...

M. DE PRÉSIDENT. — M. Gargasson n'en demande pas tant et d'ailleurs le Code pénal ne prescrit aucune peine de ce genre.

LE MARI (farouche). — Qu'on les coupe tous deux dans un sac et qu'on les jette en Seine !

LA FEMME (furieuse). — Comme dans la *Tour de Nesle*, alors ! Eh ! bien, non, vrai, c'est trop fort de café, à la fin. Accuser ce pauvre jeune homme et une mère de famille...

LE MARI. — Nous n'avons pas d'enfant, Monsieur le président !

LA FEMME. — A qui la faute ? (M. Gargasson courbe la tête.) Nous accuser, alors que tout établit notre innocence ? Je sais bien que les apparences sont contre nous, mais la vérité avant tout, et la voici : M. Ravageot, qui est un musicien d'avenir, a bien voulu me donner des leçons de piano. Or, mon mari ne peut souffrir la musique. J'ai donc profité de son voyage en Normandie pour faire venir M. Ravageot chez moi.

M. LE PRÉSIDENT (sceptique). —



— En train de boire un petit coup, simplement pour voir si l'eau est bonne ; et Anastasie qui l'attend ce soir à Bougival.



LA VALSE DES ROSES.

Où donc ai-je entendu cette valse enivrante Qui répand un parfum frais et doux à sentir ? Où donc ai-je éprouvé cette langueur troublante, Et qui fait dans mon cœur chanter un souvenir ?

Encore enfant, j'étais, par une matinée, Au fond d'un grand jardin aux arbres fleurissants ; La terre de rayons brillant illuminée : Le jour, l'année et moi, nous étions au printemps.

Couché sous un bosquet de lilas et de roses, Qui sur mon jeune front paraissait se pencher, Je regardais, ravi, ces fleurs à demi closes, Lorsque toutes, en chœur, se mirent à chanter.

C'était bien cette valse silée et délirante, Douce comme un accord des senteurs de l'éther : On eût dit les soupirs de la vierge tremblante, Dont le cœur chaste et pur est éveillé d'hier.

On eût dit une plainte harmonieuse et tendre, Une chanson folâtre après de tristes pleurs, Un reproche amoureux que l'on voudrait entendre : C'était l'hymne éternel des parfums, des couleurs.

Oh ! l'amour rayonnait dans cette symphonie, Transparent et divin, et pur comme les cieux : Tandis que mon cerveau bouillonnait d'harmonie, Un fantôme charmant apparut à mes yeux.

C'était une mignonne et toute jeune fille : Sa robe avait les tons printaniers du lilas ; Son regard plein d'éclairs, ainsi qu'un feu qui brille, Couvrait sous sa paupière, et ne se levait pas.

Rempli d'étonnement, j'admirais sans rien dire Sa taille gracieuse au corsage troublé, Et cette bouche rosée au céleste sourire, D'où jamais le baiser ne s'était envolé.

Quand elle s'approcha, rougissante et timide, Les cheveux déroulés au souffle du zéphyr, Elle marchait, légère ainsi qu'une sylphide, — Et mon cœur se serrait d'attente et de plaisir.

Elle prit une rose à la plus haute branche, Une rose de pourpre aux sanglantes couleurs ; Puis, l'effeuillant au gré de sa main fine et blanche, Elle mêla sa voix au doux concert des fleurs.

Ivre de volupté sous la pluie odorante, Je sentis lentement s'appesantir mes yeux ; bercé par les accords de la valse entraînante, Je me crus par un ango emporté dans les cieux.

... Hélas ! à mon réveil, violon, harmonie, Tout avait disparu loin des arbres en fleurs : Je me crus le jouet d'un instant de folie, Et je pleurai mon rêve et connus les couleurs.

Aujourd'hui, — je ne sais si c'est un songe encore, — Il me semble revoir celle qui m'a souri : Voici la taille svelte et jeune que j'adore, Et dont je porte en moi le souvenir meurtri.

Cette robe charmante, on a pris pour la teindre Mes lilas printaniers aux diverses senteurs : Ces lèvres, que l'abeille effleure et veut attendre, Ont pris à mes rosiers les plus riches couleurs...

— Oh ! oui, je me souviens, cette valse est bien celle Que j'entendais devant mes premières amours : L'ango qui m'apparut en vous, mademoiselle, Toi que j'aimais alors, et que j'aime toujours !

BD. BÉGEL.



— M'sieu ! m'sien ! c'est le facteur qui vous demande. Méfiez-vous : il dit qu'il a qu'une chose de chargée !



GRAPPILLAGES

M. le ministre des postes et télégraphes, toujours à l'affût des améliorations, veut que ses employés parlent désormais incistement l'anglais, l'allemand, l'italien, l'arabe et le chinois.

L'intention est bonne, mais est-elle facilement réalisable ?

Voltaire qui n'était pas bête, mit un an à apprendre l'Allemand et, de son propre aveu, il n'en sut jamais que tout juste assez pour parler aux chevaux.

Je crains fort que la science de ces messieurs ne se borne guère qu'à savoir dire *zut* en toutes les langues.

Ce n'est peut-être pas ce que M. Cochery entend par les mots "avoir un personnel *poli* glotte."

En chemin de fer.

— Papa, dit Totor, ces fils attachés à des grands morceaux de bois, qu'est-ce que c'est ?

— Des fils télégraphiques qui servent à transmettre les dépêches.

Totor, après réflexion :

— Eh bien, quand il pleut, les dépêches doivent être joliment mouillées.

Echange d'aménités entre orléanistes et bonapartistes.

M. Philippe de Grandlieu appelle le gros Jérôme "saucissonnier."

Jérôme a mal pris la chose.

— Les princes d'Orléans, a-t-il répliqué, ont tort de me reprocher mes saucisses ; je leur en laisserai toujours, de quoi attacher leurs chiens.

Locutions à éviter (suite) :

Nous continuons à ne signaler que celles dont on use dans une certaine littérature et sans nous occuper, bien entendu, des barbarismes et des solécismes à l'usage des concierges, ce qui nous entraînerait trop loin :

*S'éviter* une peine, — pour : s'épargner.

*Puis ensuite*, — Voir : Ainsi donc.

*Fixer quelqu'un*, — pour fixer son regard sur quelqu'un.

*A revoir*, — pour : Au revoir.

Mlle Gredinette est en proie à un fort accès de mélancolie.

— Pour sûr, dit-elle en levant les bras au ciel, les gens qui ne sont pas venus au monde doivent être bien heureux !

En police correctionnelle :

— Prévenu, dit le président, vous avez frappé le témoin avec une bouteille pleine, vous pouviez le blesser...

L'accusé, d'une voix avinée :

— Pas de danger, c'était du Margaux 1870.

— Eh bien ?

L'accusé, gravement :

— Le bon bordeaux fait jamais de mal !

Entre hommes politiques royalistes.

— Oui, mon cher, il faut adopter le drapeau tricolore !

— C'est dur d'abandonner le drapeau blanc, quand depuis trente ans...

— Il y a trente ans, interrompit l'autre, vous n'aviez pas non plus l'habitude de vous teindre !

Amusants croquis de Pit, dans le *Charivari* :

M. Prudhomme, voyant passer un officier en costume civil.

— Comprend-on ça ?... C'est le moment où nos relations sont le plus tendues avec la Chine que nos officiers choisissent pour s'habiller en pékin !

Dialogue sous bois :

— Ah ! l'automne... la saison que je préfère à la compagne.

— A cause de la variété des tons ?

— Non, parce qu'on s'en va !

Une leçon de piano à cinq heures du matin !

RAVAGEOT. — Oui, monsieur le président, et vous allez voir pour quoi. J'arrive à huit heures du soir pour donner la leçon à madame, après on bavarde, on cause art, littérature, science, enfin de tout.

LE MARI. — Excepté de moi.

RAVAGEOT (sèchement). — Vous êtes bien exigeant, monsieur. De fil en aiguille, on arrive à minuit. Je souhaite fort civilement le bonsoir à Mme Gargasson et me retire. Mais voici le concierge qui dormait comme un loir, malgré mes "Cordon, s'il vous plaît," on ne me tire pas l'ombre d'un cordon. Que faire, monsieur le président ? Je ne pouvais enfoncer la porte ; c'eût été un délit de tapage nocturne. Coucher sur l'escalier, on m'aurait pris pour un voleur. Je pris le parti de remonter chez madame Gargasson, qui rit beaucoup de l'aventure. Je finis par en rire aussi, et je me remis au piano.

UN TÉMOIN (au fond de l'auditoire). — Le fait est qu'ils en ont fait le tapage toute la nuit !

RAVAGEOT (trionphant). — Vous voyez, monsieur le président. Je jouis jusqu'au petit jour, exprès pour éloigner les suppositions malveillantes, parce que ce n'est pas quand on joue tout le temps du piano... enfin... Voyons, M. Gargasson, la main sur la conscience...

LE MARI (implacable). — Mettez là sur la vôtre, monsieur !

LA FEMME. — Même que M. Ravageot a joué au moins neuf fois la polka de *Tout à la joie*.

LE MARI (amèrement). — *Tout à la joie !*

M. LE PRÉSIDENT (à Ravageot). — Comment expliquez-vous alors votre costume ? Vous étiez en manches de chemise.

RAVAGEOT. — L'inspiration m'avait mis en nage. Et puis, Orphée, le divin musicien, est-ce qu'il connaissait les redingotes !

M. LE PRÉSIDENT. — Vous étiez aussi sans bottines.

RAVAGEOT. — C'était pour mieux atteindre la pédale, de mon pied crispé. Ah ! vous ne connaissez pas, magistrats, les délires dans lesquels nous jette la sublime harmonie, nous autres artistes ! Mais que m'importe ! Qu'on me livre aux vètes...

LE MARI (rageusement). — Non, le sac, le sac pour tous deux, et à la Seine !

Le tribunal, refusant les bêtes à l'un, le sac à l'autre, condamne Mme Gargasson et son professeur de piano, chacun à trois mois de prison et 100 fr. d'amende.

"Si tu savais comme je te méprise, monsieur Gargasson !" s'écrie l'épouse en passant fièrement devant le plaignant.

Entre anarchistes arrêtés sur le boulevard Montmartre :

— Ah ! malheur je vous demande un peu si c'est pas stupide d'employer le bois pour paver la chaussée !

Ça, c'est vrai, d'autant plus qu'il aura pas moyen de faire de baricades avec ça !

— J'sais pas vraiment à quoi songe le conseil municipal !

Le petit Vestoncourt, le roi des poltrons, arrive hier soir au cercle, tout essouffé, suant et les vêtements en désordre.

Eh ! mon Dieu, qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-on de toutes parts.

— Ne m'en parlez pas, je l'ai échappé belle. En venant ici, j'ai rencontré quatre souteneurs qui m'ont attaqué à coups de nerfs de bœuf.

— Dame, dit un vieux clubman, je comprends votre émotion, après une attaque de nerfs...

Une veuve faisait l'éloge de son défunt mari.

— Quel homme ! disait-elle, aimable, généreux, indulgent...

— Et de l'esprit ?

— Jusqu'au bout des cornes.